

Voilà une petite histoire (**Historiette**) qui m'est vraiment arrivée (à moi Antoine Desjardins...). Rien n'y est fictif cette fois-ci. Suit une sorte de morale ou **Péroraison**, dont les esprits chagrins pourront se passer, sans inconvénients, car je n'y dis pas que des choses réjouissantes, comme dans la première partie. J'y prends le pouls de l'Ironie pour voir s'il bat encore. La réponse est "oui", mais pour combien de temps encore ? AD

« De toutes les dispositions d'esprit, l'ironie est la moins intelligente. » G SAND

FEU L'IRONIE

HISTORIETTE

C'était il y a peut-être trois ou quatre ans. J'étais alors Titulaire académique dans l'académie de Versailles. J'avais passé deux ans au collège Gounod de Saint-Cloud, où je m'étais très médiocrement plu. De graves problèmes de vie scolaire s'y multipliaient, en partie fomentés par une adjointe anti-profs, très démagogue, un Pol-Pot en jupon qui préconisait la révolution culturelle : les élèves qui crachaient sur les profs étaient ses héros, et l'*ambiance* ne pouvait que s'en ressentir... Comment, me dira-t-on, Saint-Cloud, cette ville bourgeoise, abriterait un collège difficile ?

Votre question est naïve. Dans ces villes, la concurrence du privé est féroce. Comme m'avait prévenu la principale, dont le propos n'avait pas laissé de sidérer le jeune professeur que j'étais : "Vous verrez, on a les enfants de la domesticité portugaise. Mais comme il nous reste quelques bons éléments, nous faisons en sorte de ne pas mélanger les torchons avec les serviettes..."

Aux antipodes de son adjointe, la Principale professait, elle, un mépris affiché pour les petites gens. Par ailleurs, elle favorisait outrageusement l'enseignement de l'allemand par rapport à celui de l'espagnol qu'elle devait juger une langue de métèques.

Difficile de naviguer entre ces deux spécimens d'*humanité*. Vous préférez aller prendre vos renseignements administratifs à la baraque du khmer rouge ou aux bureaux de la kommandantur ?

Peut-être la principale n'était-elle pas tout à fait aussi haïssable que sa collègue, parce qu'elle était *folle*.

La proximité de Versailles aidant peut-être, une sorte de folie des grandeurs (teintée de paranoïa), un syndrome de Louis XIV, s'était emparé d'elle : les profs étaient ses courtisans, qu'elle tentait de manipuler comme des marionnettes, en leur faisant essuyer de cruelles disgrâces ou bénéficier de faveurs exorbitantes.

C'était la fin de l'année. Notre Castafiore tyrannique et imprévisible (elle avait une insupportable voix de fausset) faisait son dernier tour de piste avant de partir à la retraite, au grand soulagement de la plupart.

Très curieusement, elle avait toujours été pleine d'égards pour moi, qui pourtant n'affiche aucune révérence particulière pour la hiérarchie, quand je n'entre pas en

conflit ouvert : pour le seul plaisir aristocratique de déplaire dont parle Baudelaire ou parce que la domesticité zélée du rectorat ne me paraît nullement mériter qu'on lui fasse allégeance. Je crois qu'elle n'était pas insensible à ma *faculté de syntaxe*, à l'oral notamment. Mon "look", portant, n'était pas des plus orthodoxes. Je portais les cheveux longs. Les pans d'un long manteau cintré, une sorte de redingote de dandy XIX^{ème} siècle rehaussée d'une rangée de boutons dorés à l'avant et d'une martingale dans le dos, me battaient les talons. Ajouterai-je que deux très grosses bagues à poison de prélat florentin brillaient à mes doigts.

Il ne me déplait pas, en effet, de compliquer la tâche des gens trop nombreux qui cherchent à vous coller une étiquette, et je crois, dans mon cas, que plus d'une intelligence taxinomique s'y était émoussée.

Bref, j'étais un peu décadent dans l'apparence, mais tellement policé dans les manières... J'avais tout pour plaire et émoustiller ma bourgeoise clodoaldienne, tendance radio-courtoisie.

"Professeur de grande classe et de grande culture" m'avait-elle mis dans mon rapport de notation administrative, bien qu'elle ne me connût nullement...

A vrai dire, je ne m'étais jamais *fatigué* à dissiper le malentendu. Il me semblait simplement que j'en usais avec elle comme Don Juan avec monsieur Dimanche : un mélange de mépris et d'ironie, une certaine hauteur, qui me faisait ne l'écouter qu'à peine.

Il faut croire qu'elle raffolait de ce traitement.

Or donc, la fin de l'année approche. Il va y avoir un pot de retraite en son honneur. Quelques sous sont collectés pour un cadeau : pas grand chose, car la dame est presque unanimement détestée, en particulier par les personnels ATOS qu'elle traite comme des chiens. On cherche quelqu'un pour rédiger quelque chose, une sorte de discours. On pense à moi presque immédiatement. On me flatte. J'y suis d'abord insensible...

Jusqu'à ce qu'une idée diabolique germe dans ma tête : oui, je vais écrire un texte. Un sonnet marotique parfaitement régulier, un éloge, mieux, un panégyrique où se fera jour l'ironie la plus féroce, la plus manifeste et la moins délicate qui se puisse concevoir. Une littérature servile jusqu'à la caricature, un petit bijou ciselé de grâce courtisane, de flagornerie rampante.

Naïvement, je pense que tout le monde va rire sous cape de cette farce sinistre, de mes acrobaties rhétoriques d'encenseur stipendié. Je crois que des fous-rires nerveux seront à peine contenus. Je m'imagine la consternation de la Principale, de l'inspecteur d'Académie, du maire de St Cloud. Je vais me faire des ennemis, c'est sûr. Le collègue d'art plastiques, mon copain, va venir me mettre une claque dans le dos en me disant: "Géniale ton ode à Staline !"

Rien de tout cela n'a lieu. On trouve mon sonnet excellent et même exquis. La principale a les larmes aux yeux. Ses pires ennemis sont eux-mêmes ébranlés par mon pathos... Je suis vivement félicité par le président du Rotary-Club (pure vérité : ce cercle éminent avait organisé une dictée-concours pour les élèves d'élite) qui vient me voir pour me signaler que mon sonnet est absolument régulier, que je suis un professeur certainement hors du commun, loin de l'avachissement généralisé,

etc...A quoi je m'entends lui répondre avec une animosité feinte qu'il ferait beau voir que j'écrivisse autre chose qu'un sonnet régulier...
Je recueille tous les suffrages, sans réticences ni arrières-pensées de quiconque. Mes collègues les mieux disposés à percevoir l'ironie d'un texte, en particulier mes collègues de lettres (là aussi, le niveau baisse) n'aperçoivent *presque* rien du tout.. La Principale me confie qu'elle fera calligraphier mon sonnet pour l'encadrer et probablement l'accrocher au mur. Cela éclairera sa retraite. Et cela continue peut-être à l'illuminer au moment où j'écris ces lignes. Mais voici le divertissement :

Pour Madame Pradeau, Principale du collège **GOUNOD**.

*Ad majorem Scholae gloriam.**

L'OPERA PRINCIPAL

Je vis, Madame, en songe, un étrange opéra
Que Gounod, inspiré, voulut allégorique
Et surpassant le Faust par sa grâce lyrique;
Vous en étiez la Reine et même la Diva.

Des anges vous suivaient entonnant une aria,
Reprenant tous en chœur la stance initiatique
Où brûle pieusement la foi pédagogique
Qui sonne dans nos coeurs comme un alleluia.

Ces écoliers radieux montaient avec leur classe,
Un par un, sagement, les degrés du Parnasse.
Gounod vous remercie et s'incline, Madame :

Le concert sans vos soins eût manqué d'harmonie,
Sans vous l'oratorio était cacophonie;
Orphelin, le Livret eût perdu de son âme.

A. Desjardins.

* L'allusion à la devise des jésuites passa inaperçue...

PERORAISON

C'est le divorce de la situation (ou du contexte) et du langage correspondant qui force l'auditeur (ou le lecteur) à résoudre par l'ironie le rapport du signe à l'objet : sinon la phrase resterait disjointe du réel et inintelligible.

Je suis donc dans l'obligation de constater une inaptitude tragique de mes contemporains à discerner et à interroger ce divorce.

L'étymologie le dit assez : l'ironie porte un questionnement. Elle invite à la philosophie et à la politique. Elle devrait porter à la réflexion. Dans le cas le plus *simple* où l'ironie consiste dans l'antiphrase, elle suppose la capacité du lecteur (ou de l'interlocuteur) à remettre les choses à l'endroit, et à apercevoir, en creux, une

utopie, une harmonie possible, qui s'indigne d'un hiatus entre le réel et l' idéal. Encore faut-il qu'un même horizon **éthique**, en quelque sorte, et culturel, éclaire cet interlocuteur ou ce lecteur.

L'ironiste est souvent un idéaliste qui cherche à venger, parfois brutalement, la vérité, la justice et l'idée qu'il se fait d'un ordre prescrit par la raison ou l'intelligence.

L'ironiste est donc un emmerdeur et l'ironie, une perversion fatigante qui fait travailler les méninges en ouvrant une brèche dans la muraille des certitudes et en faisant se dérober le sol des évidences.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'ironiste ait une foi arrêtée : il y a un égarement de l'ironie qui peut déboucher sur un vertige spéculaire qui est le prix du doute, c'est à dire de la négation ou encore de la Liberté.

La seule foi qu'on pourrait trouver à l'ironiste c'est la foi dans l'intelligence des hommes. Cette Intelligence élargie qu'à la fin des temps on ne devrait plus distinguer du Bien et du Beau.

En attendant, l'ironiste inquiète. Ses sarcasmes ne sont pas propres à rassurer. Même quand il cherche modestement à confondre les sophistes du mensonge ou de la bêtise (l'ironie socratique se proposait le même but mais avec des sophistes d'un autre acabit), l'ironiste dérange les honnêtes gens. Mais comme le dit Rémy de Gourmont : " L'ironie pimente agréablement la tisane morale ; il faut du poivre dans cette camomille."

Quant à la compétence philologique et culturelle qui permet de reconnaître dans un texte les marqueurs sémantiques de l'ironie, j'affirme qu'elle est en voie de disparition. Comme d'ailleurs la capacité à ranimer et faire parler les métaphores, à délier les connotations et les allusions, à découvrir l'intertextualité.

Finalement, rassurons-nous, il n'y a **que** l'intelligence de la Littérature dans sa totalité qui est menacée par cette *impotence* programmée.

Il n'est pas question de censure, bien entendu : on préfère laisser se perdre, l'indigence intellectuelle et la paresse aidant, la faculté de l'apercevoir et le goût de la pratiquer. Et il suffit de se servir de l'école (ou plutôt, hélas, de ne pas s'en servir) pour organiser et préparer cette impuissance.

L'ironie, élément essentiel de toute littérature insoumise, ce qui devrait être un pléonasma, est menacée de devenir une langue morte. L'ironie est trop complexe ou mieux, pas assez *conviviale* L'ironie est méchante et d'aucuns vous diront, en dernière analyse, qu'elle est bourgeoise.

Un jour viendra où Montesquieu (s'il existe encore dans la mémoire des hommes ou de quelques scribes cloîtrés) qui a dit fort imprudemment des africains qu'"ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre" servira à étayer une théorie raciste.

Voltaire sera résolument inintelligible.

Je passe la mesure ? Vous craignez d'être la dupe d'une hyperbole, comme mes collègues avec mon sonnet ? On se méfie de moi maintenant ?

Voire ! J'aimerais pouvoir vous dire que j'exagère, mais quand je regarde le cours que prennent les événements, je ne suis guère optimiste. On m'objectera peut-être

que l'époque voue un culte à l'humour. Mais je ne confonds pas l'humour et l'ironie. Et de quel humour parle-t-on ?

L'Humour, le vrai, est le sel du non-sens et de l'irrationnel. Il *réconcilie* les hommes en les faisant rire, quand l'Ironie n'est pas toujours très *charitable*. Sans lui le monde serait assurément une erreur. Mais il n'a pas les vertus combattantes de l'ironie qui peut être un glaive.

Ne me parlez pas, par contre, de cet humour bon marché, qui fait florès au détriment de l'ironie, cet humour stéréotypé et mécanique, ce prêt-à-rire emballé, standardisé, médiatisé, normalisé qui est un argument de vente ou un lubrifiant social qu'on se doit de verser à toute les sauces de la modernité : l'humour forcé des professionnels de l'humour, l'humour des humoristes patentés, des téléfilms "plein de drôlerie de tendresse et d'humour", des films américains à gros budget ; l'humour du cadre dynamique qui revient d'un stage obligatoire sur les "bienfaits de l'humour dans les relations interpersonnelles", l'humour graveleux du professeur d'université sur le retour qui cherche à séduire les nouveaux bacheliers en leur démontrant qu'un savant n'est pas toujours un "cul-serré" et un "vieux schnock", l'humour du vidéo-gag et des rires enregistrés, l'humour programmé c'est à dire assigné à un lieu, à une plage horaire, à résidence ; l'humour des *sketchs*, l'humour des présentateurs du télé-achat, l'humour des blagues, l'humour des personnalités politiques "qui ont beaucoup d'humour", l'humour du président des Etats-unis. Bref, pas cet humour là, vous m'avez compris, qui dégouline de partout, si politiquement et commercialement correct.

Parlez-moi de l'humour d'Oscar Wilde ou de Ionesco et nous tomberons d'accord, même si c'est l'ironie que je veux défendre aujourd'hui.

En vérité, je souffre comme un partisan dont on aurait disloqué le meilleur fusil. Que faire dans un monde où le langage perd sa profondeur et ses reliefs ? Où le sens est aplati, la polysémie proscrite ? Où il n'est de *figures* que dans les slogans ? Que faire, Ô Don Quichotte, de nos chimères ou de nos mirages ? Que deviendront nos rêves ?

« Pas trop de tropes », répond le chœur des majoritaires.

Que faire dans un monde sans Ironie ? Dans un monde où ses traits se perdent dans le mol édreton de l'indifférence et de l'ineptie ?

Que faire dans un monde où l'ironie ne trouvant point **d'écho**, cesserait d'être une arme et un danger.

Que faire d'une affirmation sans négation simultanée, que faire du sens sans le non-sens et l'insensé. Que faire du monde sans la liberté ?

Que faire de l'être sans le néant ?

L'Ironie est un feu.

A D